



HAL
open science

”Les monuments chez Diodore de Sicile : aspects et fonctions de l’architecture dans une histoire universelle”

Cécile Durvyne

► To cite this version:

Cécile Durvyne. ”Les monuments chez Diodore de Sicile : aspects et fonctions de l’architecture dans une histoire universelle”. R. Robert (dir.). *Dire l’architecture dans l’Antiquité*, MMSH/Karthala, p. 131-152, 2016, L’Atelier Méditerranéen. halshs-02865666

HAL Id: halshs-02865666

<https://shs.hal.science/halshs-02865666>

Submitted on 31 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les monuments chez Diodore de Sicile : aspects et fonctions de l'architecture dans une histoire universelle

« Comme on est bien plus porté à admirer et à prendre pour modèles des êtres de chair et de sang que des bâtiments sans vie, c'est dans ce qu'on lui apprend au sujet des hommes que le lecteur trouve naturellement le plus de profit. »

Polybe X 21, 4 (trad. D. Roussel²)

L'architecture n'est assurément pas un thème central dans l'historiographie antique. De fait, Polybe n'est pas seul à estimer que l'histoire a pour objet de commémorer des hommes et des événements plutôt que des constructions, si extraordinaires soient-elles ; ce qui explique que les monuments ne soient généralement considérés et utilisés par les historiens que comme des repères topographiques jalonnant des récits de combats ou de voyages.

Diodore de Sicile, rédacteur prolixe, au 1^{er} siècle av. J.-C., d'une *Bibliothèque historique* relatant en quarante livres l'histoire de l'humanité dans l'ensemble du monde connu depuis les époques mythiques jusqu'à la conquête de la Gaule par Jules César, inaugure une démarche historiographique originale. C'est le premier historien, à notre connaissance, qui manifeste une telle recherche d'exhaustivité ; alors que les précédentes histoires dites « universelles » – celles d'Éphore au 4^e ou de Polybe au 2^e siècle – embrassaient des champs géographiques ou chronologiques clairement circonscrits, l'œuvre colossale de Diodore se veut une somme de l'histoire de l'humanité dans son ensemble³. Dans cette somme, Diodore intègre des monuments envisagés comme une réalisation humaine qui, lorsque son caractère exceptionnel illustre la grandeur de l'humanité, mérite non seulement d'être citée, mais même parfois décrite. Aussi Diodore est-il l'un des rares historiens grecs dont l'œuvre contienne des descriptions architecturales, pour certaines très détaillées.

La difficulté majeure, lorsque nous lisons l'œuvre de Diodore, est de distinguer ce que l'auteur doit à ses sources (multiples et pour la plupart perdues aujourd'hui) de ce qui relève de ses choix et de ses intentions⁴. Dans ces conditions, l'étude d'une description donnée ne peut être considérée comme représentative de l'historiographie diodoréenne, puisque l'on ne saurait y distinguer les données de la source d'éventuelles modifications introduites par Diodore ; aussi les seules analyses pertinentes, pour comprendre le rôle de l'architecture chez Diodore, sont celles que l'on peut mener avec les mêmes résultats sur des récits pour lesquels Diodore utilise des sources différentes. C'est pourquoi nous chercherons ici à définir le statut et la fonction de l'architecture pour Diodore dans une perspective transversale, prenant en compte à la fois les récits des époques mythiques qui occupent les premiers livres et ceux des époques historiques qui leur succèdent.

132

Les descriptions architecturales les plus remarquables se trouvent dans les livres traitant des époques anciennes de l'humanité : y sont par exemple décrits avec un grand luxe de détails Thèbes d'Égypte et son Ramesseum⁵, Babylone et (entre autres) ses jardins suspendus⁶ ou les constructions de Dédale en Sicile⁷. Dans les livres se rapportant à des périodes plus récentes, les descriptions sont généralement plus brèves ; y figurent toutefois des développements assez étendus sur les monuments siciliens de Syracuse ou d'Agrigente⁸, mais aussi sur des édifices aussi divers par leur forme et leur fonction que le sanctuaire d'Amon à Siwah, le palais de Persépolis, le bûcher d'Héphaïstion, les égouts de Rhodes ou un palais lacustre des rois du Bosphore⁹.

Pour comprendre la fonction de l'architecture dans l'œuvre de Diodore, il faut d'abord saisir ce qui incite l'historien à décrire un monument. L'échantillon proposé ci-dessus fournit déjà deux indices. L'un des critères, de toute évidence, est régional : dans le récit mythique comme dans le récit historique, la part belle revient à la Sicile, où est né Diodore, et à l'Égypte, qu'il a visitée ; on remarque en revanche qu'aucun monument de Grèce continentale n'est décrit en détail. L'originalité des monuments est un autre critère de sélection : seuls sont décrits des édifices atypiques par leur plan, leur élévation, leur décor ou leurs dimensions. Mais une lecture plus attentive montre que ces critères ne suffisent pas à rendre compte des choix de Diodore : la description de monuments dans la *Bibliothèque historique* est surtout soumise à l'existence d'une concordance profonde entre certains monuments ou types d'architecture et les objectifs, tant mémoriaux que moraux, qui sous-tendent l'histoire diodoréenne.

Pour saisir les liens que Diodore établit entre l'architecture et l'histoire, commençons par analyser les manifestations de l'intérêt de Diodore pour l'architecture ; nous pourrions alors mettre cet intérêt en rapport avec les enjeux de l'histoire universelle tels que Diodore les conçoit.

Aspects de l'architecture dans la *Bibliothèque historique*

Statut de l'architecture dans l'évolution de l'humanité

Dans les livres mythologiques, Diodore rapporte les commencements de l'histoire de l'humanité, sa découverte progressive des arts et l'apparition de la civilisation dans diverses contrées¹⁰. Dans ces récits, l'architecture est présentée comme l'un des critères de définition de la civilisation : à un stade primitif où les hommes trouvent refuge dans des cavernes, εἰς τὰ σπήλαια (I 8, 7)¹¹, ou dans des huttes rudimentaires¹² succède un stade civilisé caractérisé par un mode de vie urbain. L'histoire d'Osiris, présenté comme une figure de civilisateur, fournit un exemple de ce lien entre civilisation et culture urbaine¹³ : non content d'avoir amené les Égyptiens à renoncer à la pratique du cannibalisme, il serait, selon Diodore, le premier à avoir fondé des villes, des temples et des monuments dans toute la région méditerranéenne et jusqu'à l'Inde ; il y aurait développé de concert la culture urbaine, le culte des dieux et l'agriculture. Le récit des conquêtes d'Osiris est celui d'une première homogénéisation culturelle d'une Méditerranée marquée par des cultes et une agriculture communs. L'architecture y intervient à la fois comme mode d'organisation sociale collective dans un cadre urbain, comme élément de la mise en forme des cultes – puisque Diodore lie l'institution des cultes à la construction de temples – et comme figure de ponctuation de l'espace commun : les villes et les stèles qu'Osiris construit et dresse sur son passage délimitent l'espace de la Méditerranée civilisée. Le même rapprochement se retrouve dans les aventures des autres grands héros civilisateurs de la *Bibliothèque historique* : Héraclès, qui parcourt la Méditerranée en instaurant l'ordre et en ponctuant ses trajets par la construction de villes, de sanctuaires et de stèles¹⁴, dans une moindre mesure Dionysos, qui fonde les premières villes en Inde et y instaure cultes, lois et tribunaux¹⁵, ou encore Alexandre, qui organise les régions orientales en y édifiant villes, sanctuaires et monuments commémoratifs¹⁶.

133

L'architecture est donc, dans les récits de Diodore, liée aux débuts de la civilisation. Cependant, lorsque l'historien théorise l'évolution de l'humanité en dressant des listes des arts (τέχναι) qu'elle acquiert dans son premier âge, il n'y mentionne généralement pas l'architecture. Ainsi l'humanité aurait-elle par exemple appris d'Hermès le langage, l'écriture, les rites, l'astrologie, les arts de la palestre, la musique et la culture de l'olivier (I 16, 1). Dans ces listes, Diodore évoque pêle-mêle l'agriculture, les cultes et différents arts ; mais l'architecture n'y est presque jamais citée. En une occurrence toutefois, Diodore attribue à Hestia l'invention de la maison : « on dit qu'Hestia inventa la construction (ou l'aménagement) des maisons », λέγεται τὴν μὲν Ἑστίαν τὴν τῶν οἰκιῶν κατασκευὴν εὐρεῖν (V 68, 1) ; quelques chapitres plus loin, Diodore note qu'outre la

culture de l'olivier, Athéna aurait appris aux hommes « la fabrication des vêtements, l'art de la charpente et encore beaucoup de ce qui concerne les autres savoirs », τὴν τῆς ἐσθῆτος κατασκευὴν καὶ τὴν τεκτονικὴν τέχνην, ἔτι δὲ πολλὰ τῶν ἐν ταῖς ἄλλαις ἐπιστήμαις (V 73, 8). L'architecture, souvent mal distinguée de la « fabrication » (κατασκευή)¹⁷, semble donc n'être qu'une τέχνη très secondaire parmi celles qui contribuent au bien-être de l'humanité. Si la ville fait bien partie des éléments déterminant la civilisation, ce n'est pas par l'art qui préside à sa construction, mais plutôt par le mode d'organisation sociale qu'elle implique.

C'est ce qui explique que les descriptions architecturales se fassent en général chez Diodore à l'échelle d'une ville plutôt qu'à celle d'un monument. La description du tombeau d'Osymandias est insérée dans une description générale de la ville de Thèbes¹⁸ ; l'Olympieion inachevé est la pièce maîtresse d'une présentation des principaux monuments d'Agrigente (XIII 82). La description urbaine adopte de ce fait une tendance à se commuer en liste de grands monuments : dans son évocation d'Agrigente, Diodore mentionne des temples, décrit précisément l'Olympieion, puis plus brièvement un vivier artificiel, mentionne des monuments funéraires ; plus loin, il décrit rapidement la maison d'un particulier, Gellias (ou Tellias), plus longuement son magnifique cellier et sa citerne à vin, puis évoque les rues et les places publiques¹⁹. Cet ensemble de constructions, que Diodore, étant lui-même sicilien, connaissait certainement *de visu*, regroupe des édifices sacrés, utilitaires, funéraires, domestiques et publics ; il sert à démontrer la richesse de la cité plus qu'à célébrer une quelconque spécificité architecturale (nous reviendrons toutefois sur le cas de l'Olympieion).

Un vocabulaire architectural peu technique

Élément essentiel du paysage civilisé, la ville est donc considérée moins comme un artefact auquel préside un art de la construction que comme un cadre de vie collective où les monuments témoignent du degré de civilisation de la communauté. La spécificité architecturale d'un édifice n'attirant que rarement l'intérêt de Diodore, les nombreux monuments cités dans le texte le sont, à quelques exceptions près, dans des termes très flous.

La plupart du temps, ce qui définit une construction n'est pas sa forme architecturale mais sa fonction : temple (νεώς, ναός), autel (βωμός), sanctuaire (ιερόν) ou enceinte sacrée (σηκός, τέμενος) parfois munie de propylées (προπύλαια) ; maison (οἶκημα, οἶκησις, οἶκος, οἰκία), parfois dotée d'un vestibule (περίστωον), d'un portique (στοά) ou d'un péristyle (περίστυλον) ; rue (ὁδός), place publique (ἀγορά), palais (βασιλεία), théâtre (θέατρον), égouts (ὄχετοί ou ὑπόνομοι πρὸς τῶν ὑδάτων ἐκροάς, « conduits souterrains pour l'évacuation des eaux »), bassin (κολυμβήθρα)²⁰, réservoir

(ἀγγεῖον, δεξάμενή), levée de terre (χῶμα), canal (διῶρυξ) ; ou encore rempart (τείχος), tour (πύργος), fossé (τάφρος), place forte (φρούριον), citadelle (ἀκρόπολις) et autres ouvrages militaires. Tous ces édifices sont cités par le texte sans que celui-ci ne donne aucune précision quant à leur mode de construction. Mentionnant par exemple un édifice tout à fait exceptionnel, le nilomètre de Memphis (I 36, 11), Diodore se contente d'évoquer ses constructeurs et sa fonction : « les rois ont fait construire à Memphis un nilomètre (νελοσκοπεῖον) ; les fonctionnaires chargés de ce soin, y mesurant précisément la montée des eaux, envoient aux villes des messages indiquant de combien de coudées ou de dactyles le fleuve a monté ». Les caractéristiques architecturales décrites par Strabon²¹ sont ici passées sous silence par Diodore : seule la fonction de ce monument atypique semble pour lui digne d'intérêt.

L'historien décrit assez rarement les spécificités architecturales d'un bâtiment : dans la majorité des cas, le vocabulaire qu'il utilise pour qualifier les monuments est à la fois hyperbolique et remarquablement imprécis. Les qualifications se réfèrent souvent à la taille des monuments : certains temples, ναοί, ne sont que μέγιστοι, très grands (XI 25, 3), mais les monuments cités sont plus communément d'une taille hors normes : l'enceinte d'Alexandrie est « exceptionnelle par sa taille », τῷ μεγέθει διαφέροντα ; toutes sortes d'édifices sont aussi καθ' ὑπερβολὴν μέγας, « démesurément grands », comme le tombeau de Théron (XIII 86, 2) ; de trois temples situés sur la côte du golfe d'Arabie, Diodore ne dit rien, sinon qu'ils sont « remarquables par leur hauteur », θαυμαστοὶ τοῖς ὕψεσιν, et fort vénérés par les indigènes (III 45, 2). La dépense qui préside à la construction des édifices est très fréquemment mentionnée : les monuments d'Agriente sont caractérisés par leur πολυτέλεια (XIII 82, 6), c'est-à-dire leur prix (et parfois, par conséquent, leur luxe) ; Denys construit à Syracuse une muraille « très coûteuse », τεῖχει πολυτελεῖ, et une « citadelle fortifiée à grands frais », πολυτελῶς ὠχυρωμένην ἀκρόπολιν (XIV 7, 2-3) ; les maisons et les sanctuaires d'Alexandrie sont des « constructions coûteuses », πολυτελέσι κατασκευαῖς (XVII 52, 3)²². Diodore aime aussi à noter la qualité de la construction, généralement sans préciser à quoi elle tient : les monuments de l'île de Panchéa sont « admirables à la fois par leur ancienneté et par la qualité technique de leur construction », θαυμαζόμενα κατὰ τε τὴν ἀρχαιότητα καὶ τὴν τῆς κατασκευῆς πολυτεχνίαν (VI 1, 5) ; le pont de Babylone construit par Sémiramis est un chef-d'œuvre « par sa qualité technique », τῇ φιλοτεχνίᾳ (II 8, 3) ; la muraille des Éripoles est faite de pierres « soigneusement ajustées », φιλοτίμως συνειργασμένων (XIV 18, 8) ; un autel du tombeau d'Osymandias est « exceptionnel par son exécution », τῇ χειρουργίᾳ διάφορον (I 47, 4). La beauté des édifices est parfois évoquée : Busiris fait « orner admirablement » Thèbes « par de grands bâtiments et des temples magnifiques » (I 45, 4 : οἰκοδομήμασι

δὲ μεγάλοις καὶ ναοῖς ἐκπρεπέσι κοσμηῆσαι θαυμαστῶς) ; la grande rue centrale d'Alexandrie est « admirable à la fois par sa taille et par sa beauté », πλατεῖαν τῷ τε μεγέθει καὶ κάλλει θαυμαστήν (XVII 52, 3 ou 5), le plus vieux sanctuaire de Thèbes est « admirable en beauté et en taille », τό τε κάλλος καὶ τὸ μέγεθος θαυμαστὸν (I 46, 2). La μεγαλοπρέπεια, la magnificence (littéralement la « grande allure ») est plusieurs fois utilisée dans la caractérisation des monuments : à Agrigente, « la construction des sanctuaires et surtout le temple de Zeus (l'Olympieion) met en évidence la magnificence des hommes de cette époque », ἥ τε γὰρ τῶν ἱερῶν κατασκευὴ καὶ μάλιστα ὁ τοῦ Διὸς νεῶς ἐμφαίνει τὴν μεγαλοπρέπειαν τῶν τότε ἀνθρώπων ; à Memphis, Moeris fait construire « les propylées septentrionaux, qui par leur magnificence l'emportent de beaucoup sur les autres », τὰ βόρεια προπύλαια, τῇ μεγαλοπρεπείᾳ πολὺ τῶν ἄλλων ὑπερέχοντα (I 51, 5). Enfin, la qualification récurrente la plus floue proposée par Diodore se réfère à l'impression produite par la construction sur le spectateur : un monument qui figure dans la *Bibliothèque historique* doit être θαυμαστός, « admirable », ou ἀξιόλογος, littéralement « digne d'être mentionné », comme les tombeaux de Gélon ou de Thémistocle (XI 38, 5 ; XI 58, 1). Nombre de monuments sont mis en valeur dans le texte par une combinaison de ces diverses imprécisions : le tombeau de Gélon est à la fois « digne d'être mentionné », ἀξιόλογος, et construit à grand frais, πολυτελῶς κατεσκευασμέν[ος] (XIV 63, 3) ; Osiris construit à ses parents un sanctuaire « digne d'être mentionné à la fois pour sa taille et pour son coût général », ἀξιόλογον τῷ τε μεγέθει καὶ τῇ λοιπῇ πολυτελείᾳ (I 15, 3) ; le temple des déesses-mères dans la petite ville sicilienne d'Engyon est « non seulement exceptionnel par sa taille, mais aussi admirable par le coût de sa construction », νεῶν οὐ μόνον τῷ μεγέθει διάφορον, ἀλλὰ καὶ τῇ πολυτελείᾳ τῇ κατὰ τὴν οἰκοδομίαν θαυμαζόμενον (IV 80, 5).

Cette absence de caractérisation architecturale précise des monuments s'explique par le fait que le monument est couramment présenté par Diodore non comme une réalisation humaine spécifique, mais seulement comme un signe de richesse. L'abondance, le prix, la taille, la qualité et la beauté des monuments montrent la prospérité d'une cité ; une cité riche se revêt d'une parure architecturale dans laquelle le prix des édifices est plus significatif que leur forme ou même que leur fonction. Ce lien entre opulence et construction est explicite dans le cas de Syracuse, lorsque la paix que Timoléon instaure en Sicile amène une prospérité générale : « grâce à cette prospérité, beaucoup de grands monuments furent construits » (XVI 83, 2 : διὰ τὴν εὐπορίαν πολλὰ καὶ μεγάλα κατεσκευάσθη ἀναθήματα)²³. Les Agrigentins, écrit Diodore, « avaient acquis des biens incroyables par leur grandeur », οὐσίας ἀπίστους τοῖς μεγέθεσιν ἐκέκτηντο ; « il subsiste chez eux bien des monuments qui témoignent de cette richesse », πολλὰ δὲ τοῦ πλούτου παρ' αὐτοῖς διαμένει σημεῖα : « il n'est donc pas déplacé

d'en dire rapidement quelques mots » (XIII 81, 5). Dans ce deuxième cas, la description des édifices de la cité est explicitement introduite par l'idée que ces monuments manifestent la prospérité de la cité, et que c'est en tant que tels qu'ils méritent de figurer dans le récit²⁴. L'architecture est un luxe ; expression extrême de cette conception, plusieurs monuments exotiques décrits par Diodore sont couverts de ce symbole de richesse qu'est l'éclat des métaux précieux. Le palais des rois de Sabai possède « des péristyles aux colonnes serrées, les uns dorés, les autres ayant sur leurs chapiteaux des reliefs argentés », κίωνων τε ἀδρῶν περίστυλα, τὰ μὲν ἐπίχρυσα, τὰ δ' ἀργυροειδεῖς τύπους ἐπὶ τῶν κιονοκράνων ἔχοντα (III 47, 6) ; portes et plafonds y sont ornés de « caissons dorés décorés de pierres précieuses », χρυσαῖς φιάλαις λιθοκολλήτοις (III 47, 7) ; Thèbes possède des ναοὺς χρυσοῦς dédiées à divers dieux, qui sont probablement des chapelles mobiles en or (I 15, 3-5)²⁵.

Les descriptions architecturales détaillées de la *Bibliothèque historique*

Dans la majeure partie des cas, Diodore semble donc voir dans les monuments qu'il évoque des signes extérieurs de richesse et de prospérité plus que des édifices singuliers. Il arrive toutefois que Diodore s'intéresse de façon plus précise à un monument, et en propose une description détaillée.

Le contenu des descriptions

La spécification la plus courante est celle des dimensions des édifices. L'enceinte de Thèbes a une circonférence de 140 stades ; l'Olympieion d'Agrigente « est d'une largeur de 340 pieds, une longueur de 60, une hauteur de 120 sans sa *krèpis* », ἔστι δέ ὁ νεῶς ἔχων τὸ μὲν μῆκος πόδας τριακοσίους τεσσαράκοντα, τὸ δὲ πλάτος ἐξήκοντα, τὸ δὲ ὕψος ἑκατὸν εἴκοσι χωρὶς τοῦ κρηπιδώματος (XIII 82, 2). Ces précisions métriques illustrent généralement l'aspect exceptionnel du monument, que sa taille met au-dessus des réalisations ordinaires : l'Olympieion est « le plus grand des temples de Sicile », μέγιστος τῶν ἐν Σικελία. Il arrive que le plan d'un monument soit décrit lorsqu'il est original. C'est le cas de l'Olympieion, dont le plan inhabituel est décrit de façon assez fidèle encore qu'avec un vocabulaire peu technique : « alors que les autres ou bien construisent leurs temples avec des murs extérieurs », τῶν δ' ἄλλων ἢ μετὰ τοίκων (ou περιτειχῶν) τοὺς νεῶς οἰκοδομοῦντων, « ou bien entourent les *sèkos* de colonnes qui les encerclent », ἢ κύκλῳ κίοσι τοὺς σηκοὺς περιλαμβανόντων, l'Olympieion d'Agrigente n'est ni rectangulaire ni péripète, mais « participe de ces deux plans », ἐκατέρας

τούτων μετέχει τῶν ὑποστάσεων : « les supports sont intégrés dans les murs, de section circulaire à l'extérieur, mais de section rectangulaire à l'intérieur du temple », συνωκοδομοῦντο γὰρ τοῖς τοίχοις οἱ κίονες, ἔξωθεν μὲν στρογγύλοι, τὸ δ' ἐντὸς τοῦ νεῶ ἔχοντες τετράγωνον (XIII 82, 3). Dans quelques cas, la description mentionne des éléments d'élévation et de décor : Psammétique construit pour le temple d'Héphaïstos (Ptah) à Memphis « un péribole, plaçant comme support, au lieu de colonnes, des colosses de douze coudées de haut », κατεσκεύασε καὶ τῶ ναῶ τὸν περίβολον, κολοσσούς ὑποστήσας ἀντὶ τῶν κίωνων δωδεκαπήχεις²⁶ (I 67, 1) ; dans un péristyle du tombeau d'Osymandias « les supports, au lieu de colonnes, sont des figures monolithes de seize coudées, travaillées en relief à la façon ancienne », ὑπερεῖσθαι δ' ἀντὶ τῶν κίωνων ζῶδια πηχῶν ἑκκαίδεκα μονόλιθα, τὸν τύπον εἰς τὸν ἀρχαῖον τρόπον εἰργασμένα (I 47, 2) ; le bûcher d'Héphaïstion est surchargé d'ornementations diverses (XVII 115)²⁷ ; les murailles de Babylone sont décorées d'une frise en couleur représentant une scène de chasse (II 8, 6) ; la ville de Malte possède « des habitations dignes d'être mentionnées, construites en rivalisant d'originalité en matière de corniches et d'enduits », οἰκίσεις ἀξιολόγους καὶ κατεσκευασμένας φιλοτίμως γείσσοις καὶ κονιάμασι περιττότερον (V 12, 2) ; les frontons de l'Olympieion portent les représentations d'une gigantomachie et d'une prise de Troie (XIII 82, 4). Enfin, mention est assez souvent faite de l'état de conservation des monuments, soit qu'ils aient été épargnés par le temps – comme le labyrinthe de Mendès, « dont l'ensemble de la construction s'est conservée intacte jusqu'à nos jours », ἀκέραιον τὴν ὄλην κατασκευὴν τετήρηκε μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς βίου (I 61, 4) – prenant alors sens pour l'historien en tant que témoignages du passé, soit qu'ils aient été détruits – cette destruction pouvant, elle aussi, durer « jusqu'à nos jours » : Mycènes, une fois détruite, reste inhabitée « jusqu'à notre époque », μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων (XI 65, 5) – prouvant la fugacité des réalisations humaines et, par là, l'utilité de l'histoire.

Critères du choix des monuments décrits

Si l'on veut maintenant essayer de comprendre les raisons pour lesquelles Diodore décrit certains édifices de préférence à d'autres, de nouveaux critères semblent se préciser : les uns sont liés à la spécificité du genre historique, les autres au projet historiographique de Diodore.

Diodore est historien : en tant que tel, il accorde naturellement un statut privilégié à l'autopsie et à l'ancienneté. Aussi décrit-il volontiers d'une part les monuments qu'il a vus lui-même, d'autre part ceux dont l'histoire est suffisamment longue pour mériter d'être rapportée. La préférence de Diodore pour les édifices qu'il connaît se manifeste par la forte présence dans le texte des monuments ou de l'urbanisme des villes siciliennes

(Agyrion, Agrigente, Syracuse ou Thourion), mais aussi des monuments égyptiens qu'il annonce souvent avoir vu de ses yeux : les tombes royales de Thèbes étaient pour la plupart détruites, écrit Diodore, « à l'époque où nous avons nous-même visité ces lieux, au cours de la 180^e olympiade »²⁸. Pour l'historien, un deuxième critère important est l'ancienneté des monuments : un édifice ancien (*παλαιός, ἀρχαῖος*), doté d'une histoire, mérite une attention particulière, qu'il s'agisse d'un canal artificiel construit aux environs du Nil par trois pharaons successifs (I 33, 8-12) ou des rapports de filiation entre le labyrinthe de Mendès et celui de Minos en Crète (I 61, 3).

Dans son histoire universelle, Diodore souhaite commémorer les réalisations exceptionnelles de l'humanité. C'est ce qui justifie le choix d'un grand nombre de monuments dont les caractéristiques sont insolites aux yeux d'un Grec, soit par l'originalité de leur conception ou de leur réalisation, soit par les compétences remarquables dont ils témoignent, soit par l'effort extrême qui a présidé à leur construction.

139

Aussi les monuments de la *Bibliothèque historique* sont-ils souvent marqués par l'exotisme²⁹ : les *mirabilia* architecturaux méritent d'être sauvegardés par la mémoire écrite qu'est l'histoire, en tant que témoignages de ce que l'humanité peut créer d'extraordinaire. La description précise du tombeau d'Osymandias se justifie par son appartenance à la catégorie des *mirabilia* : unique par son plan et son gigantisme, témoignant d'une conception du monde et d'une somme de connaissances très différentes de celles des Gréco-Romains, c'est un exemple aussi mystérieux qu'impressionnant des merveilles que l'homme est capable de produire. Cet exotisme est évidemment relatif aux origines géographiques et culturelles de Diodore : en tant que Grec vivant à Rome, l'historien ne s'intéresse absolument pas à l'architecture grecque ou romaine. Aucun monument de Grèce n'est décrit en détail ; et Diodore, détaillant la vie de Périclès, ne touche mot du grand programme de construction de l'Acropole que pour préciser le prix qu'a coûté la construction des Propylées (XII 40, 2) ; les travaux du Pirée sont à peine mentionnés. En revanche, un palais de bois des rois du Bosphore, édifié dans des marais et bâti sur pilotis, donne lieu à une description assez détaillée d'une architecture lacustre modeste et périssable, dont l'intérêt principal pour un Grec de Sicile devait être l'étrangeté (XX 23)³⁰.

Mais le caractère exceptionnel d'une construction ne réside pas toujours dans son exotisme ; il peut aussi manifester la possession d'un savoir-faire remarquable. C'est le cas des pyramides, qui frappent les visiteurs de stupeur « par la taille des ouvrages et par l'art de leur exécution », τῶ δὲ μεγέθει τῶν ἔργων καὶ τῇ κατὰ τὴν χειρουργίαν τέχνῃ (I 63, 3) ou du labyrinthe de Mendès, « remarquable non pas tant par la taille de l'ouvrage que par son art inimitable », οὐχ οὕτω κατὰ τὸ μέγεθος τῶν ἔργων θαυμαστὸν ὡς πρὸς τὴν φιλοτεχνίαν δυσμίμητον (I 61, 2). Dans ce registre, c'est aux possibilités offertes par la gestion des eaux que Diodore

s'intéresse particulièrement : cet intérêt se manifeste dans sa description des aménagements des embouchures du Nil avec leurs nombreux canaux artificiels, *πολλαῖς διώρυξι χειροποιήτοις* (I 33, 8-34, 2), mais aussi dans les passages qu'il consacre au lac Moeris et à sa fonction de régulation de la crue du Nil (I 51-52), au tunnel ou canal (*διώρυξ*) percé à travers la montagne par Sémiramis pour détourner une rivière vers Ecbatane (II 13, 6-8), aux réservoirs enduits (*ἀγγεῖα κεκονιασμένα*) que les Nabatéens dissimulent dans le désert (XIX 94, 6-8), au grand réservoir (*δεξαμενή*) de Sémiramis à Babylone (II 9, 1-3), au trajet du système d'évacuation des eaux à Rhodes (XIX 45, 3) ou encore aux réseaux d'adduction et évacuation des eaux d'Agrigente, qu'il désigne comme « une construction digne d'être observée, bien que méprisable par sa destination », *ἀξιοθέατον τὸ κατασκευάσμα, καίπερ διὰ τὴν εὐτέλειαν καταφρονούμενον* (XI 25, 3)³¹.

140

L'importance accordée par Diodore à un monument est enfin en relation directe avec l'effort exigé par sa construction, effort aussi bien financier – nous avons évoqué plus haut la *πολυτέλεια* des monuments – qu'humain. Cet accent mis sur l'effort humain se manifeste dans un type bien particulier d'évocation architecturale qui consiste à décrire de gigantesques chantiers en cours : la construction de Babylone par Sémiramis (II 7-10), la fortification des Épipoles par Denys (XIV 18), la reconstruction des murailles d'Athènes (XIV 85, 2-3) ou encore la construction du bûcher d'Héphaïstion (XVII 115) donnent lieu à des tableaux pleins de vie où l'on voit des foules de techniciens – *ἀρχιτέκτονες* (ingénieurs), *οικοδόμοι* (maçons), *λιθοτόμοι* (tailleurs de pierre), *τεχνίτες* (techniciens) – et d'ouvriers spécialisés (*λεπτοργῶν πλῆθος*) ou non (*ἐργαζομένοι*), plus ou moins improvisés (paysans à Syracuse, citoyens à Athènes, esclaves ou prisonniers de guerre) former des équipes, se répartir des sections d'ouvrage, s'affairer à la taille et à la livraison des pierres, au travail des matériaux, préparer l'emplacement et le plan de la future construction et réaliser l'élévation et les décors des édifices. Ces scènes sont toujours marquées par le nombre (*πλῆθος* ou *πολυχειρία* – 60 000 hommes à Syracuse, deux millions à Babylone) et le zèle (*προθυμίαν*, *φιλοτιμίαν*, *σπουδή*, *ἔρις*) des ouvriers, ainsi que par la rapidité de la réalisation. Le résultat des travaux semble ici moins significatif que l'effort déployé par leurs constructeurs.

L'insertion de descriptions architecturales dans l'œuvre de Diodore est donc commandée par un faisceau de critères bien propres à l'historien : la connaissance personnelle qu'il a des édifices, leur ancienneté, leur statut de *mirabilia*, leur qualité technique ou l'effort réalisé pour leur construction sont autant d'éléments qui retiennent l'intérêt de Diodore et l'incitent à rédiger des descriptions poussées d'édifices. Mais si ces critères rendent compte des choix de Diodore en matière d'architecture, ils ne suffisent pas à justifier la présence dans son histoire de ces descriptions, dont la justification est à rechercher dans le projet historiographique diodoréen.

Architecture et histoire

Pour Diodore, l'historien fait à la fois œuvre de mémoire et œuvre morale³². Ces deux enjeux de l'histoire sont fortement imbriqués : de fait, en rapportant les actions des grands hommes, l'historien a pour tâche de juger leur mémoire et de leur accorder la récompense qu'ils méritent en les couvrant de gloire ou de mépris. Il s'agit, « tout au long de notre histoire, d'augmenter la gloire des hommes de bien par les louanges que nous y ajoutons », τῶν ἀγαθῶν ἀνδρῶν διὰ τῶν ἐπιλεγομένων ἐπαίνων αὐξῆσαι τὴν δόξαν, et au contraire « de prononcer pour les méchants, lors de leur fin, des condamnations appropriées », τοῖς δὲ φαύλοις ἐπὶ τῆς τελευτῆς ἐπιφθέγγεσθαι τὰς ἀρμοζούσας βλασφημίας (XI 46, 1). Par cette distribution posthume de récompenses et de blâmes, l'historien propose à ses lecteurs des modèles à suivre et les incite à imiter les hauts faits des grands hommes qui ont rendu des services importants à la communauté. L'histoire est donc à la fois mémoire des exploits et des erreurs des hommes, jugement moral et incitation à l'imitation des héros.

141

L'histoire et l'architecture poursuivent, en cela, des objectifs similaires. Les monuments évoqués dans le texte commémorent l'existence, les hauts faits et les réalisations extraordinaires des anciens ; ils doublent donc la fonction mémoriale de l'histoire. Leur destruction représente souvent une condamnation de la mémoire de ceux qui les ont construits, cependant que les édifices fondés par les héros subsistent volontiers « jusqu'à nos jours », μέχρι τοῦ νῦν, de sorte que le destin des monuments semble parallèle au jugement historique des grands hommes. La pérennisation des édifices par le récit historique est donc à la fois une mise en abyme commémorative et une forme de sauvegarde mémoriale due à leur signification morale. Enfin, les grands hommes bâtisseurs de l'histoire sont explicitement présentés par Diodore comme des modèles à suivre.

Fonction mémoriale de l'architecture

La fonction de commémoration de l'architecture est omniprésente dans le texte de Diodore. Comme l'histoire, les monuments célèbrent tout d'abord l'existence des grands hommes : cette existence trouve une trace architecturale concrète dans les tombeaux qui leur ont été élevés. Et ces tombeaux tiennent parmi les monuments cités par Diodore une place prédominante, que ce soit par leur nombre ou par leur extrême variété typologique, depuis le σηκός d'Isis à Memphis (I 22, 2) jusqu'au τέμενος funéraire d'Alexandre à Alexandrie (XVIII 28, 4). Ce sont des tombes de dieux (ταφή de Zeus en Crète, III 61, 2), de héros (τάφος inscrit d'Idoménée et de Mèrionès à Cnossos, V 79, 4), de rois (pyramide de Chembès, I 63-64), d'hommes célèbres (tombeau monumental offert à Thémistocle

à Magnésie du Méandre, XI 58, 1 : ταφῆς ἀξιολόγου καὶ μνημείου τοῦ ἔτι νῦν διαμένοντος, « une tombe digne d'être mentionnée et un monument qui subsiste encore aujourd'hui ») ou des tombes anonymes (tombeau à colonne, XV 52). Elles se présentent sous des formes infiniment diverses. Certaines sont des pyramides : citons la pyramide de Moeris (I 52, 4), celle de Chembès (I 63-64), la pyramide à plan triangulaire de la reine des Saces Zarinaia (II 34, 5), qui est un τάφος en forme de πυραμίδα τρίγωνον, εἰς ὃξὸν συνγμένης τῆς κορυφῆς, ou encore les tombeaux pyramidaux d'Agyrion (XVI 83, 3) ou la pyramide projetée pour Philippe de Macédoine (XVIII 4, 5). D'autres sont des tumulus, qui recouvrent Ninus (II 7, 1 : un « gigantesque tertre », χῶμα παμμέγεθες, qui se trouve dans l'enceinte du palais) ou les Amazones mortes dans les Syrtes (III 55, 2 : « trois tombeaux que l'on appelle jusqu'à maintenant les tumulus des Amazones », τάφους τρεῖς οὓς μέχρι τοῦ νῦν Ἀμαζόνων σωροὺς ὀνομάζεσθαι) ; tertre immense, c'est une montagne qui devient le monument funéraire de Pholos, « plus efficace qu'une stèle glorieuse » (τὸ ὄρος, ὃ στήλης ἐνδόξου γέγονε κρεῖττον, IV 12, 8). Les rois de Perse ont des sépultures rupestres à plusieurs chambres (XVII 71, 7) ; les Éthiopiens sont coulés dans des sépultures de verre (II 15, 1-4). Mais la plupart des tombeaux décrits par Diodore sont des *hapax* architecturaux comme le tombeau d'Osymandias (I 47-49), le labyrinthe de Mendès (I 61, 2 : τάφον τὸν ὀνομαζόμενον λαβύρινθον), le « double tombeau » (διπλοὺν τάφον) de Minos en Sicile qui accueille dans sa partie dissimulée (τὸν κεκρυμμένον τόπον) les os du roi cependant que sa partie ouverte (τὸν ἀνερωγμένον) forme un temple d'Aphrodite (IV 79, 3), l'ouvrage appelé « les neuf tours » qui reçoit le corps de Gélon (XI 38, 4 : ἐν ταῖς καλουμέναις Ἐννέα τύρσεσιν, οὗσαι τῷ βάρει τῶν ἔργων θαυμασταῖς) ou le bûcher d'Héphaïstion (XVII 115).

Mais si ces tombeaux sont des témoignages concrets de l'existence des grands hommes, ils ne suffisent pas à rappeler les hauts faits qu'ils ont accomplis, c'est-à-dire, en général, les conquêtes qu'ils ont menées. Dans la *Bibliothèque historique*, cette commémoration militaire passe de façon étonnamment systématique par l'évocation d'édifices architecturaux : les conquérants sont des bâtisseurs qui marquent l'étendue de leurs conquêtes par plusieurs types de constructions. La plus récurrente est celle de villes : Osiris conquiert l'ensemble du bassin méditerranéen jusqu'en Inde et y fonde « un nombre non négligeable de villes », κτίσαι δὲ καὶ πόλεις οὐκ ὀλίγας (I 19, 7) ; les Amazones, ayant conquis l'île d'Hespéra, « fondèrent une grande ville » (III 53, 6 : κτίσαι πόλιν μεγάλην) ; Héraclès « fonda une ville de bonne taille qui fut nommée Alésia d'après la course errante qu'avait occasionnée son expédition », ἔκτισε πόλιν εὐμεγέθη τὴν ὀνομασθεῖσαν ἀπὸ τῆς κατὰ τὴν στρατείαν ἄλλης Ἀλησίαν (IV 19, 1) ; Alexandre, de même, est un bâtisseur qui ponctue ses conquêtes par la construction de cités qui portent souvent son nom : la fondation d'Alexandrie d'Égypte est

même citée lors de la première mention d'Alexandre dans la *Bibliothèque historique* (I 23, 1), le lien entre conquête et fondation étant ainsi mis en exergue de l'histoire d'Alexandre. Mais il est vrai que la fondation de cités a un statut historique assez particulier : il s'agit autant de la création d'une entité politique que de la construction d'un espace urbain.

Cette ambiguïté ne touche pas un type de monument dont la fonction est exclusivement la commémoration d'une conquête : la stèle. Ces στήλαι sont légion dans la *Bibliothèque historique*. Leur fonction est à la fois de commémorer une expédition et de délimiter l'espace conquis : Osiris « laissa partout derrière lui des stèles témoignant de son expédition » (I 20, 1 : στήλας πανταχοῦ καταλιπεῖν τῆς ἰδίας στρατείας) ; Hercule délimite le monde civilisé par la stèle qu'il construit à l'extrémité de la Libye (I 24, 1 : τὴν ἐπὶ τῆς Λιβύης θέσθαι στήλην) ; Dionysos est réputé « avoir mené des expéditions sur toute la terre habitée », στρατεῦσαι μὲν ἐπὶ πᾶσαν τὴν οἰκουμένην, « et avoir laissé un nombre non négligeable de stèles témoignant des limites de son expédition », στήλας δ'οὐκ ὀλίγας ἀπολιπεῖν τῶν ὄρων τῆς στρατείας (III 74, 2). Le pharaon Sésoosis (Sésostri), « ayant mis en Thrace un terme à son expédition, fit construire en beaucoup d'endroits des stèles témoignant des territoires qu'il avait conquis » ; sur ces stèles, il fit graver une inscription en hiéroglyphes qui publiait la conquête et son auteur, le texte étant accompagné de l'image d'un sexe masculin si les défenseurs s'étaient montrés valeureux, féminin s'ils avaient fait preuve de lâcheté ; le pharaon estimait que, grâce à cette illustration, « la disposition d'esprit de chacun serait parfaitement évidente pour les hommes à venir », τὴν διάθεσιν τῆς ἐκάστων ψυχῆς φανερωτάτην τοῖς ἐπιγινόμενοις ἔσσεσθαι νομίζων (I 55, 7-8)³³. La stèle porte donc mémoire du conquérant, des limites de sa conquête et de la défense des populations conquises : à elle seule, elle est un chapitre d'histoire³⁴. Dans les livres historiques, la στήλη se fait rare : c'est qu'elle est remplacée par une autre forme de monument spécialisé dans la commémoration de victoires, le trophée, τρόπαιον, qui hérite de sa fonction ; le trophée des Delphiens commémorant l'apparition d'Athéna Pronaia lors de l'attaque des Perses s'annonce épigraphiquement comme « monument/mémoire d'un combat défensif et témoin de la victoire », μνᾱμά τ' ἄλεξάνδρου πολέμου καὶ μάρτυρα νίκας (XI 14, 4)³⁵.

Mais les conquérants ne se contentent pas de marquer les bornes de leurs conquêtes : ils enrichissent les territoires conquis par la construction de monuments de toute sorte. Sésoosis construit des temples (I 56, 2) ; Alexandre construit près de l'Indus, frontière de son expédition, des autels de cinquante coudées, βωμοὺς πεντήκοντα πηγῶν (plus de 20 m) et d'autres édifices de taille héroïque (XVII 95, 1-2) ; descendant l'Indus jusqu'à la mer, nouvelle frontière de son expédition, il édifie d'autres autels et une Alexandrie (XVII 104, 1 et 8). Parmi les projets architecturaux que sa mort

l'empêcha de réaliser (XVIII 4, 4-5) figuraient aussi une route longeant la côte africaine jusqu'aux Colonnes d'Héraclès, six temples πολυτελεῖς (d'un prix s'élevant à 1 500 talents chacun) qui devaient être édifiés à Délos, Delphes, Dodone, Dion, Amphipolis et Kyrrhos, un temple d'Athéna à Ilion et une pyramide funéraire pour son père Philippe : cette liste relève d'une double intention de marquage des territoires conquis, en Orient et en Grèce, et de démonstration de magnificence et de générosité envers leurs habitants. Ces conquérants civilisateurs embellissent les territoires soumis et deviennent, par là, des figures d'évergètes³⁶. La conclusion donnée par Diodore au récit du règne de Sésoosis illustre bien ce phénomène : « ce roi fameux semble avoir surpassé ceux qui de tout temps ont été au pouvoir à la fois par ses faits militaires et par la taille et le nombre des monuments consacrés et des ouvrages exécutés », τῷ μεγέθει καὶ τῷ πλήθει τῶν τε ἀναθημάτων καὶ τῶν ἔργων τῶν κατασκευασμένων (I 58, 3) ; dans les causes de la célébrité historique, l'architecture culturelle et évergétique est ici mise à égalité avec les faits d'armes³⁷. L'architecture apparaît donc à la fois comme une manifestation de la gloire du grand homme conquérant et comme une source de la gloire du grand homme bâtisseur. Dans la mesure où le but de l'histoire est de rappeler les morts, leurs hauts faits et leurs bienfaits, l'architecture a donc un rôle parallèle à celui de l'histoire, les deux concourant à une même tâche mémoriale.

144

Fonction morale de l'architecture

L'histoire n'a pas simplement pour but de commémorer : par la commémoration, elle doit fournir à ses lecteurs un répertoire d'*exempla*, d'exemples à suivre ou à ne pas suivre ; c'est là un enjeu moral explicite de l'histoire diodoréenne³⁸.

Dans ce cadre, l'histoire a pour fonction de pérenniser le souvenir des hommes qui ont œuvré pour le bien de la communauté : l'architecture devient ici un exemple d'évergétisme incitatif. De fait, les bâtisseurs qui ont offert à la communauté des ouvrages utiles, remarquables ou durables méritent de rester dans la mémoire des hommes. De l'illustre Appius Claudius, constructeur de l'Aqua Appia et de la Via Appia, Diodore écrit que : « il épuisa tous les revenus de l'État, mais laissa de lui un souvenir (ou un monument) immortel, car il avait œuvré pour l'utilité commune », αὐτοῦ δὲ μνημεῖον ἀθάνατον κατέλιπεν, εἰς κοινὴν εὐχρηστίαν φιλοτιμηθεὶς (XX 36, 1-2). L'architecture évergétique est donc à la fois porteuse de mémoire, puisque le nom d'Appius reste attaché à sa construction, et digne d'être commémorée par l'histoire parce qu'elle constitue un acte de bienfaisance envers la communauté. À l'inverse, ceux qui n'ont rien bâti ne méritent pas d'être commémorés : c'est le cas des successeurs du pharaon Remphis, qui n'ont réalisé « aucun ouvrage coûteux ni aucun haut fait digne de trouver

place dans l'histoire », οὐδὲν ἔργον πολυτελὲς οὐδὲ πρᾶξις ἱστορίας ἀξία (I 63, 1). Une fois de plus, exploits militaires et grands travaux sont mis ici sur le même plan, tous deux donnant à leur auteur un droit à demeurer dans la mémoire des hommes cependant que leur absence condamne le grand homme négligent à l'anonymat historique.

Cette conception de l'architecture comme une manifestation de l'évergétisme des grands hommes, omniprésente chez Diodore, se traduit de façon très diverse. Les bienfaiteurs travaillent pour l'utilité commune, *χρεία* ou *εὐχρηστία*. Ils œuvrent à l'aménagement du territoire – c'est-à-dire, bien souvent, à la construction de routes ou d'édifices destinés à la gestion de l'eau : comme Appius Claudius, le pharaon Sabacon fait construire des canaux, qui ont pour les villes « une grande utilité », *μεγάλην εὐχρηστίαν* (I 65, 4) ; le lac du pharaon Moeris est « un lac admirable pour son utilité », *λίμνην τῇ μὲν εὐχρηστία θαυμαστήν* (I 51, 5), et l'historien loue « l'avantage qui en résulte et son utilité commune pour les habitants de l'Égypte », *τὴν δὲ χρεῖαν τὴν ἐκ ταύτης καὶ κοινωφελίαν τοῖς τὴν Αἴγυπτον οἰκοῦσιν* (I 51, 7). Sémiramis édifie plusieurs routes et réservoirs, dont une chaussée immense et une adduction d'eau à Ecbatane (II 13, 5-8) ; Sésoosis fait construire aux alentours du Nil des canaux pour le transport, des buttes remblayées pour éviter les inondations et des fortifications pour la défense des terres (I 57, 1-4), ces ouvrages étant destinés « à lui fournir à lui-même une réputation immortelle », *ἑαυτῷ μὲν ἀθάνατον περιποιῶντα δόξαν*, « et aux Égyptiens une sécurité éternelle en même temps qu'une existence facile », *τοῖς δ' Αἴγυπτίοις τὴν εἰς ἅπαντα τὸν χρόνον ἀσφάλειαν μετὰ ῥαστώνης* (I 56, 1). Ici comme ailleurs, la motivation de l'architecte évergète est ambiguë, les grands hommes de Diodore agissant toujours à la fois dans l'intérêt commun et pour assurer leur propre gloire³⁹. Les bienfaiteurs travaillent aussi à l'aménagement urbain : Agathocle fait construire plusieurs monuments à Syracuse, aussi bien religieux (temple de Zeus Olympien, grand autel) que militaires : les tours du petit port portent des inscriptions proclamant qu'il en est le responsable (XVI 83, 2). L'évergète œuvre enfin à l'aménagement des relations entre hommes et dieux en dotant une ville ou un pays d'un ensemble d'édifices religieux, de ces temples et autels dont nous avons vu les conquérants orner leurs nouveaux territoires, mais qui sont aussi une marque courante de l'évergétisme dévot de tous les puissants. Le lien entre l'architecture religieuse et l'évergétisme est clair dans le récit fait par Diodore du règne du pharaon Remphis, qui, « à cause de l'étroitesse et de l'avarice de son caractère, ne fit aucune dépense ni pour des offrandes destinées aux dieux, ni pour des bienfaits destinés aux hommes », *διὰ δὲ μικροψυχίαν καὶ φιλαργυρίαν ἦθους οὔτε εἰς ἀναθήματα θεῶν οὔτ' εἰς εὐεργεσίαν ἀνθρώπων οὐδὲν ἀνήλωσε* (I 62, 5) : la bienfaisance envers les

hommes et la consécration d'offrandes (la plus importante de ces offrandes étant la construction d'édifices religieux) sont ici mises sur le même plan.

La construction de monuments est donc présentée dans la *Bibliothèque historique* comme un bienfait matériel facilitant la vie des hommes ; par là, elle devient l'un des motifs de la célébration des grands hommes. Mieux encore, certains des principaux bâtisseurs du récit, Osiris, Zeus, les pharaons ou Alexandre, sont portés par la reconnaissance humaine au rang de dieux : cette présentation évhémériste de l'histoire porte à son comble l'effet incitatif du récit.

L'architecture et le jugement historique des grands hommes

Cette célébration des grands hommes prend toutefois souvent dans le texte de Diodore des allures de jugement moral dans lequel histoire et architecture ont des rôles complémentaires.

Les tombeaux des grands hommes sont des vestiges qui méritent de subsister pour pérenniser leur mémoire ; leur destruction est généralement le fait de sacrilèges qui reçoivent une punition rapide. Les Carthaginois menés par Hannibal contre Agrigente, occupés à démonter les monuments et les tombes du voisinage pour construire une fortification, projettent de détruire l'immense tombeau de Théron (XIII 86, 2-3 : *τάφον καθ' ὑπερβολὴν μέγαν*), hésitent lorsque le monument est frappé par la foudre et succombent immédiatement à une épidémie de peste accompagnée d'apparitions fantomatiques, de sorte qu'Imilcar, succédant à Hannibal emporté par la maladie, doit mettre fin à la destruction des monuments, *ἐπαύσατο καθαιρῶν τὰ μνημεῖα*. L'épisode forme un écho frappant avec la destruction par les Carthaginois, menés cette fois par Himilcon contre Syracuse, des *τάφους πολυτελῶς κατασκευασμένους* de Gélon et de sa femme (XIV 63, 3), là encore pour construire une fortification ; le récit de cette destruction est immédiatement précédé par la mention d'une épidémie qui ne frappa les troupes carthagoises qu'ultérieurement, mais que Diodore lie, par cet effet d'annonce, à la destruction des tombes. Gélon et Théron sont présentés par Diodore comme des tyrans éclairés ayant fait le bonheur de leurs sujets ; conséquence probable de ce jugement positif, leurs tombeaux sont protégés par les dieux qui punissent les atteintes faites à ce témoignage architectural de leur grandeur. En revanche, la destruction des monuments édifiés par un acteur de l'histoire peut être lue comme une condamnation de sa mémoire : ainsi les statues élevées par le cruel Agathocle sont renversées après sa mort (XXI fr. 29, 6), son prétentieux *Hexèkontaklinos* est frappé par la foudre (XVI 83, 2) et le palais et la forteresse de Denys à Syracuse sont, selon Diodore, rasées par Timoléon (XVI 70, 4)⁴⁰. La destruction du monument représente ici une forme textuelle de *damnatio memoriae*, de condamnation historique du mauvais

grand homme. Dans bien des cas, la destruction d'un monument symbolise donc la punition des méchants dont la mémoire est détruite dans sa trace architecturale en même temps qu'elle est conspuée dans sa trace historique.

Toutes les destructions de la *Bibliothèque historique* ne doivent toutefois pas être lues dans cette perspective. L'utilisation du thème est aussi pour Diodore une façon de démontrer la vanité des réalisations humaines, qui, même lorsqu'elles ont été conçues pour durer toujours, sont soumises à la destruction, que ce soit du fait des hommes ou de la nature. Ainsi le tombeau construit à grand soin par Amasis est ouvert et profané par Cambyse (X 14, 2) ; l'enceinte de Persépolis, « construite pour durer éternellement », πρὸς διαμονὴν αἰωνίαν κατεσκευασμένον (XVII 71, 5), est livrée au feu par Alexandre (XVII 72) ; Agrigente au sommet de sa prospérité (marquée par une description des monuments de la ville) est détruite de fond en comble par Imilcar (XIII 90 et 108), illustrant l'un des thèmes favoris de Diodore, celui du renversement de fortune ; enfin la destruction de villes entières (Héliké et Boura) par des tremblements de terre ou des raz-de-marée, σεισμοὶ καὶ κατακλυσμοὶ (XV 48-49) démontre qu'il existe des puissances, divines ou naturelles, auxquelles les œuvres humaines ne peuvent résister. Le tout s'inscrit intrinsèquement dans la perspective d'une philosophie de type stoïcien qui met en avant la soumission de l'homme à la fortune ; l'architecture, symbole du désir de pérennité des hommes, est elle aussi soumise à des puissances qui la dépassent.

Diodore utilise enfin le thème de la destruction pour illustrer la supériorité de l'histoire sur le monument, du texte sur la pierre. « C'est que les autres monuments (μνημεῖα) ne subsistent que peu de temps, détruits qu'ils sont par toute sorte de hasards (ὑπὸ πολλῶν ἀναιρούμενα περιστάσεων) ; en revanche la puissance de l'histoire, s'étendant à l'ensemble du monde habité, trouve dans le temps, ce destructeur de tout le reste, le garant de sa transmission éternelle à la postérité » (I 2, 5)⁴¹. Contrairement à une architecture périssable, l'histoire assure donc la pérennité. Le seul véritable monument, c'est l'histoire : les hommes doivent garder présente à l'esprit pendant leur vie l'idée qu'ils seront jugés par l'histoire en fonction de leurs vertus et non de leurs réalisations matérielles, « afin qu'ils ne mettent pas leur zèle à la construction de monuments de pierre (ἵνα μὴ περὶ τὰς τῶν λιθίνων μνημείων κατασκευὰς σπουδάζωσιν), qu'un seul endroit renferme et qui subissent une dégradation rapide (ἃ καὶ τόπον ἕνα κατέχει καὶ φθορᾶς ὀξείας τυγχάνει), mais à la raison et à toutes les autres vertus, qui se répandent partout par la renommée » (X 12, 2) : à une architecture limitée dans l'espace et dans le temps, Diodore oppose une histoire morale dont la diffusion, comme le sujet, est universelle.

Si l'insertion dans la trame du récit historique de mentions de bâtiments et de descriptions architecturales relativement nombreuses est une

particularité diodoréenne, une lecture transversale de ces passages amène à discerner dans leur répartition à la fois une expression des intérêts personnels de l'auteur et le fruit d'un parallèle explicite entre architecture et histoire envisagées toutes deux comme mémoriales et morales à la fois. Le lien établi par Diodore entre architecture et histoire est complexe. L'architecture diodoréenne a un rôle parallèle à l'histoire : comme l'histoire, elle est vouée à la commémoration. Mais elle doit elle-même être commémorée par l'histoire, d'abord parce que son aspect exceptionnel témoigne des plus hautes réalisations humaines – celles que l'histoire a pour tâche de pérenniser –, ensuite parce que sa valeur évergétique est de celles que l'histoire entend célébrer : la mise à l'honneur des monuments offerts par un grand homme à la communauté est une façon pour l'historien d'inciter son lecteur à agir pour le bien commun. Que Diodore présente des monuments commémoratifs, des *mirabilia* ou des constructions évergétiques, il ne traite toujours l'architecture que comme un outil efficace dans le cadre des objectifs essentiels de son œuvre, la commémoration des œuvres humaines passées et l'incitation à la grandeur future.

Notes

1. Je remercie Jean-Charles Moretti, Catherine Durvy et Louis Durvy pour leurs relectures attentives et leurs judicieuses remarques.
2. « Ὅσῳ γὰρ ἄν τις ζηλώσει καὶ μιμήσασθαι δυνήθει μάλλον τοὺς ἐμψύχους ἄνδρας τῶν ἀψύχων κατασκευασμάτων, τοσούτῳ καὶ τὸν περὶ αὐτῶν λόγον διαφέρειν εἰκὸς πρὸς ἐπανόρθωσιν τῶν ἀκούοντων. »
La traduction suivante, assurément moins heureuse, est peut-être plus exacte : « De fait, autant l'on peut à la fois louer et imiter les hommes doués d'une âme plus que les constructions inanimées, autant il est naturel que le discours lui aussi, selon qu'il est consacré aux uns ou aux autres, apporte à ses auditeurs une édification différente. »
3. Sur l'originalité du projet de Diodore par rapport aux histoires « universelles » antérieures, voir P. Giovannelli-Jouanna, 2012, p. 22-24.
4. Sur le vaste problème qu'est la *Quellenforschung* diodoréenne, voir la synthèse de F. Chamoux, 1993, p. XXII-XXVI, et les remarques de C. Rubincam, 1971, p. 205-207.
5. I 45-49 ; sur la description du monument par Diodore, voir C. Leblanc, 1985.
6. II 7-14 ; une abondante bibliographie figure dans l'édition de B. Eck (CUF, 2003).
7. IV 78 ; ces monuments sont étudiés par R. Robert, 2012, p. 43-68.
8. Syracuse : XIV 7, 1-3 (fortifications de Denys) et 18, 1-8 (Epipoles), XVI 83, 2-3 (Hexèkontaklinos, tours du port). Agrigente : XI 25, 2-5 (construction publique de temples, d'égouts « phéaciens » et d'un bassin d'agrément permise par la main-d'œuvre carthaginoise faite prisonnière à Himère) ; XIII 82, 1-4 (Olympieion), 82, 5 (lac d'agrément artificiel : il s'agit du bassin décrit dans le livre XI 25, 4) ; 82, 6 (luxueux monuments) ; 83, 1-3 (maison et cellier de Tellias/Gellias).
9. Siwah : XVII 50-51 ; Persépolis : XVII 71 ; bûcher d'Héphaïstion : XVII 115 ; Rhodes : XIX 45 ; Bosphore : XX 23.
10. Égypte (livre I), Asie (II), Afrique (III), Grèce (IV) et îles de la Méditerranée (V).
11. Les citations de Diodore sont extraites des éditions de la CUF, ou à défaut de la Loeb. Sauf mention contraire, toutes les traductions sont de l'auteur et visent à la précision plus qu'à l'élégance.
12. Huttes de roseaux en Égypte, οἰκησιν ἐκ τῶν καλάμων (I 43, 4), ou abris de côtes de baleine en Gédrosie, τὰς οἰκίσεις κατασκευάζουσι [...] ἐκ τῶν τοῦ κήτους πλευρῶν (XVII 105, 5).
13. I 15-20.
14. IV 8-39.
15. II 38, 5 ; IV 2.
16. XVII 17-XVIII 28.
17. Le terme le plus fréquemment utilisé par Diodore pour parler de construction est le générique κατασκευή et ses composés nominaux et verbaux, très fréquents (408 occurrences dans la *Bibliothèque*

historique, mais pas toujours dans le domaine architectural) ; le texte emploie aussi οἰκοδομία (15 occurrences), souvent utilisé en composé verbal (οἰκοδομῆν, 18 occurrences) ; le nom ἀρχιτέκτων figure 10 fois dans le texte, le verbe ἀρχιτεκτονέω 2 fois.

18. I 45-49. La description de Thèbes inclut son enceinte, ses temples et monuments sacrés, les maisons, les tombeaux des rois et s'achève sur celui d'Osymandias (47-49), qui était déjà partiellement détruit du temps de Diodore mais que celui-ci décrit longuement d'après Hécatée d'Abdère (47, 1 ; 49, 5-6).

19. Les références des passages sont données dans la note 7. Sur ces monuments siciliens, voir les remarques de S. Collin Bouffier, 2012, p. 94-104.

20. Sur ces égouts et bassins, voir S. Collin Bouffier, 2012, p. 96-99.

21. Strabon, XVII 1, 48. Sur ces caractéristiques, voir D. Bonneau, 1986, p. 65-73.

150

22. Autres expressions parallèles : la citadelle de Persépolis est forte d'un « mur de soutènement très coûteux », ἀναλήμματι πολυδαπάνῳ (XVII 71, 4) ; le tombeau d'Osymandias l'emporte sur tous les autres κατὰ τὴν δαπάνην (I 49, 6).

23. Inversement, le manque d'argent consécutif à la guerre empêche toute construction : c'est pourquoi l'Olympieion d'Agrigente reste inachevé (XIII 82, 1).

24. Ce lien entre construction et prospérité se retrouve dans la description de Thèbes (I 45, 5).

25. Polybe témoigne de la même attirance pour cette architecture redondante où le luxe n'est pas seulement dans le prix et la qualité de la construction mais dans le matériau utilisé (X 27, 8-13 : le palais d'Ecbatane, décrit essentiellement parce qu'il porte de l'or et de l'argent, plaqués ou en briques).

26. Si l'on en croit Hérodote (II 153), la colonnade à colosses entoure une cour jouxtant la façade Sud du temple ; le περίβολον désignerait donc ici un portique fermant une cour.

27. Sur la symbolique de cette ornementation, voir Ch. Picard, 1963, p. 1180-1185 ; F. R. Wüst, 1959, p. 147-157.

28. Entre 60 et 56 av. J.-C. Autre mention d'autopsie à propos d'Alexandrie (XVII 52, 6).

29. En cela Diodore n'échappe pas aux critiques qu'avait émises Polybe (X 27, 7-8) à l'endroit des historiens amateurs d'exotisme architectural.

30. Si les *mirabilia* architecturaux sont des témoignages de l'ingéniosité humaine, les *mirabilia* géographiques, très nombreux dans la *Bibliothèque historique*, illustrent la richesse de la nature. C'est plutôt parmi ces derniers que se rangent les carrières de pierres odorantes d'Arabie Heureuse, pierres qui, employées pour la construction des maisons, se désagrègent partiellement sous l'effet des averses en formant un ciment qui scelle entre eux les blocs des murs (II 49, 5).

31. Sur les ouvrages aquatiques de la *Bibliothèque historique*, voir M. Casevitz, 1986, p. 15-19 ; sur les ouvrages aquatiques, S. Collin Bouffier, 2012, p. 97-99.
32. Voir par exemple K. Sacks, 1990, p. 55-82.
33. Le détail de ces stèles sexuées figure chez Hérodote (II 102), mais la justification mémoriale de leur illustration est un ajout de Diodore.
34. Dans les livres mythologiques de Diodore, la stèle commémore généralement une action militaire ; il faut toutefois noter l'exception que représente la stèle d'or dressée dans le temple de Zeus Triphlios à Panchéa, qui résume les hauts faits, *πράξεις*, d'Ouranos, Cronos et Zeus (VI 1, 7).
35. Le monument commémoratif d'une action militaire ne répond pas à une typologie bien définie : la construction des Dix mille commémorant la fin de leur expédition n'est qu'un grand tas de pierres, mais sa fonction est explicite, les Grecs « voulant laisser derrière eux un souvenir immortel de leur expédition », *βουλόμενοι τῆς στρατείας ἀθάνατον ὑπόμνημα καταλιπεῖν* (XIV 29, 4).
36. Sur l'évergétisme des héros siciliens, P. Giovannelli-Jouanna, 2012, p. 30-32 ; R. Robert, 2012, p. 49-51.
37. Les faits d'armes sont parfois directement à l'origine des constructions : c'est l'afflux d'une main-d'œuvre formée des ennemis vaincus qui permet la réalisation des programmes de construction de Sésoosis (I 56, 2-3) ou d'Agrigente (XI 25).
38. Sur la dimension morale de l'histoire diodoréenne en tant que répertoire d'*exempla*, voir en dernier lieu P. Giovannelli-Jouanna, 2012, p. 29-30.
39. De même Sémiramis aménage une route à travers la montagne appelée Zarkaios « à la fois pour laisser d'elle un souvenir immortel et pour raccourcir la route » (II 13, 5).
40. H. Tréziny me fait remarquer que la valeur morale de ce dernier exemple est d'autant plus forte que sa véracité historique est nulle.
41. La traduction est d'Y. Vernière.

Bibliographie

- Bonneau D., 1986, « Le nilomètre : aspect technique », in L. Pierre (dir.), *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient*, III : *L'eau dans les techniques*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 65-73.
- Casevitz M., 1986, « Les utilisations de l'eau dans les techniques en lisant Diodore de Sicile, Strabon et Pausanias », in L. Pierre (dir.), *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient*, III : *L'eau dans les techniques*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 15-19.
- Chamoux F., 1993, « Introduction générale », in F. Chamoux, P. Bertrac, Y. Vernière, Édition de Diodore de Sicile, I, Paris, Les Belles Lettres, CUF.
- Collin Bouffier S., 2012, « Diodore de Sicile témoin du v^e siècle av. J.-C. : un âge d'or pour la Sicile ? », in S. Collin Bouffier (dir.), *Diodore d'Agyrion et l'histoire de la Sicile*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (DHA, suppl. 6), p. 71-112.
- Giovannelli-Jouanna P., 2012, « Sicile mythique, Sicile historique : la place de la Sicile dans l'histoire universelle de Diodore », in S. Collin Bouffier (dir.), *Diodore d'Agyrion et l'histoire de la Sicile*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (DHA, suppl. 6), p. 43-68.
- Leblanc C., 1985, « Diodore, le tombeau d'Osymandyas et la statuaire du Ramesseum », in *Mélanges Gamal Eddin Mokhtar*, Le Caire, IFAO (BiEtud 97), p. 69-82.
- Picard Ch., 1963, *Manuel d'archéologie grecque*, IV, Paris, A. et J. Picard.
- Robert R., 2012, « Diodore et le patrimoine mythico-historique de la Sicile », in S. Collin Bouffier (dir.), *Diodore d'Agyrion et l'histoire de la Sicile*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, (DHA, suppl. 6), p. 43-68.
- Rubincam C., 1971, « Diodorus and his sources », *Harvard Studies in Classical Philology*, 75, p. 205-207.
- Sacks K., 1990, *Diodorus Siculus and the First Century*, Princeton, Princeton University Press.
- Wüst F. R., 1959, « Zu den Hypomnemata Alexanders des Großen. Das Grabmal des Hephaestion », *Jahreshefte des öst. arch. Inst.*, 44, p. 147-157.